

Les jardins d'Amid dans les sources anciennes

Antoine Pérez

- 1 Nous avons souligné l'année dernière l'importance que revêtaient, pour les sociétés nomades araméennes sédentarisées dans le sein de l'ancien empire médio-assyrien, à la fin du deuxième millénaire, des biotopes tels que celui de l'Hevsel (Pérez 2015). À tel point – avais-je risqué alors – qu'un tel milieu naturel avait pu contribuer à la formalisation, à la genèse historique de la tradition biblique araméenne relative au jardin de l'Éden.
- 2 Que les jardins de l'Hevsel aient existé à la fin de l'âge du Bronze puis au début de l'âge du Fer est vraisemblable : et il s'avère que le premier texte cunéiforme akkadien à mentionner le nom d'Amida y atteste en effet, justement, l'existence de jardins. Rappelons rapidement le contexte historique : lorsque les annales néo-assyriennes consignent pour la première fois le toponyme d'*Amedu*, aux confins septentrionaux du monde mésopotamien, la ville est la capitale du royaume araméen du *Bit-Zamani*, une principauté vassale de l'Assyrie. En 866, le roi Aššurnāṣirpal II assiège la cité parce que son dirigeant a été assassiné par des nobles araméens rejetant la tutelle d'Aššur :

J'emmenai à Amedu, sa capitale royale, les survivants et les têtes : Je fis une pile des têtes devant la porte de sa ville (« sa » = *Ilanu*, le dirigeant du *Bit Zamani*). J'empalai sur des pieux les survivants tout autour de sa ville. **Je livrai bataille après être parvenu jusqu'à la porte de sa ville et Je rasai ses vergers (kiri)**. Quittant la cité d'Amedu, J'entrai ensuite dans les passes du mont Kasiiari vers la cité d'Allabsia, là où aucun des Rois Mes Pères n'avaient jamais posé le pied... (Grayson 1991 : 220)
- 3 Le sac des jardins est un épisode fréquemment rapporté lors d'une opération de siège. Il participe de la geste guerrière classique chez les monarques néo-assyriens (De Backer 2013 : *passim* ; Castex et Gombert 2012 : 263). Le terme *kirû* (*kirātu*), d'origine sumérienne, est utilisé dans la plupart des inscriptions annalistiques au début du premier millénaire (Besnier 1999 : 195-212). Son sens, générique, peut désigner tout à la fois un lieu planté d'arbres – un verger donc – et un potager, même s'il existe depuis le deuxième millénaire un terme spécifique pour désigner le verger (*sippātu*), qui lui est souvent subordonné, puisque les deux cultures étaient presque toujours associées (Besnier 2000 : 25-45).

- 4 On remarquera qu'ici, le roi ne réussit pas à prendre la ville, et se venge en quelque sorte sur les jardins. On retrouve souvent dans l'annalistique néo-assyrienne un tel comportement lorsque le siège dure trop longtemps ou qu'il se solde par un échec : ainsi le roi Teglat-Phalazar III détruit-il en 730 av. J.-C. les jardins et les arbres de la cité de *Sapia*, la capitale d'un royaume araméen, le *Bit-Amukkani*, près du golfe Persique, en Babylonie du sud, « autour des murs de la cité ... sans en laisser un seul », après avoir échoué à prendre la ville (Luckenbill 1927 : 285). Une preuve *a posteriori* de ce fait semble consister dans une affirmation biblique consignée dans le Deutéronome de ne pas détruire les arbres « en y portant la hache... si tu fais un long siège pour t'emparer d'une ville avec laquelle tu es en guerre »¹. Cela irait dans le sens, à *Amedu*, d'une durée de siège relativement importante, ce dont le texte assyrien ne nous dit évidemment rien, on comprend bien pourquoi. La réalité du saccage nous semble donc ici avérée, qui n'est pas une simple figure de style du formulaire annalistique, même si la décapitation des soldats *comme* des arbres, autour de la cité, a pu être lue par N. Wazana comme une métaphore de la capture désirée – et, en l'occurrence, différée – d'*Ilanu*, le traître, et de sa capitale (Wazana 2008 : 288-289).
- 5 Mais où sont ces *kiri*, ces jardins ? – Rien, dans le texte, ne permet de les localiser avec précision. Le roi livre bataille aux portes de la ville, semble pénétrer au-delà d'une première enceinte mais échoue finalement à prendre le rempart principal, et s'en retourne vers le Tur Abdin (*mont Kasiiri*)² avant de regagner Ninive avec des milliers de captifs qui vont travailler à l'édification de la nouvelle résidence impériale.
- 6 S'agit-il simplement des zones cultivées qui s'étendent au pied des remparts, entre ceux-ci et les avant-murs que le roi a réussi à forcer ? On sait en effet – de nombreux exemples l'attestent – que les cités mésopotamiennes de l'époque médio- puis néo-assyrienne installaient leurs jardins au contact des remparts (Besnier 2000 : 27-28). Si tel est le cas, alors il faudrait, comme dans le cas de *Sapia* cité plus haut, les localiser plutôt dans l'immédiat voisinage des murailles, soit dans l'emprise actuelle du site d'*Içkale* (fig. 1), la citadelle tardo-antique et médiévale, où se trouvait l'établissement protohistorique³ ; ou bien à proximité, sur le plateau occidental, là où s'étendra plus tard la cité classique entourée par les remparts de Constance II (fig. 1), la vieille ville actuelle. La présence de sources nombreuses et abondantes sur l'actuel site de Diyarbakır⁴ ne contreviendrait pas à la présence d'une telle zone maraîchère.

Fig. 1 Diyarbakır, vue aérienne : Amida, *İçkale* et l'Hevsel



Aimablement communiquée par la Ville de Diyarbakır

- 7 Évidemment, les destructions d'Aššurnāširpal ont probablement concerné aussi l'ensemble des cultures alentour. Pas les champs de blé dans le territoire d'Amedu puisque, outre que le terme désignant les deux cultures est différent, les annales n'omettent jamais de consigner ce fait quand il se produit, le distinguant nettement de la destruction des vergers. Mais il est évident que si les jardins de l'Hevsel, dans la boucle du Tigre, constituaient déjà au moins pour partie un biotope secondaire – c'est-à-dire une zone naturelle anthropisée et mise en culture – alors les Assyriens les ont détruits aussi.
- 8 Le problème est que l'étude pédologique de l'Hevsel n'est pas achevée et que nous ne savons pas exactement pour l'heure quelle était l'emprise de cet Hevsel protohistorique (Kuzucuoğlu et Karadoğan 2015). Or – et je m'en tiens ici à la seule question des sources, j'entends les documents littéraires ou épigraphiques –, la documentation annalistique ne nous permet pas pour l'instant de situer ces jardins dévastés, et donc de documenter de manière positive l'existence de l'Hevsel là où il se trouve aujourd'hui.
- 9 Pour autant, comme l'a montré récemment A. T. Ökse (2015 : 17-28), il est clair que l'installation des Araméens sur le site d'Amedu a obéi à quelques critères « déterministes » élémentaires :
 - Une position privilégiée commandant le cours supérieur du Tigre (à l'exacte limite zone navigable), au débouché des passes du Taurus et ouvrant la route vers la plaine syrienne, au Sud.
 - Une position topographique en acropole, c'est-à-dire sur l'éminence du plateau qui domine le fleuve et permet un contrôle oculaire d'une très grande aire géographique (du plateau de Gumathène, à l'ouest, aux collines du bas pays à l'Est).

- La présence de sources abondantes à Diyarbakır – et tout particulièrement à *Içkale*, le site d'*Amedi* – permettant aux habitants de ne pas manquer d'eau. Ce fut d'ailleurs l'un des facteurs déterminants dans la résistance des Araméens d'*Amedi* à Aššurnāširpal, même si on ne connaît pas la durée réelle du siège⁵. Ces sources permettaient évidemment, à l'âge du Fer, comme elles le permettront plus tard, une irrigation par gravité d'éventuelles terrasses cultivées entre le rebord du plateau basaltique, à l'ouest d'*Içkale* et, en contrebas, le Tigre : c'est-à-dire la zone de l'Hevsel.

- 10 Il est donc très probable que cette disposition géologique exceptionnelle d'*Amedu* ait été mise à profit par les habitants du site d'*Içkale*, même si l'étendue de cette zone de l'Hevsel était sans doute moindre qu'elle ne l'est aujourd'hui. Sa superficie, même plus modeste, aurait de toute façon correspondu aux besoins d'une agglomération de l'âge du Fer, comptant tout au plus quelques centaines d'habitants, comme le rappelle A. T. Ökse.
- 11 Quoi qu'il en soit, comme nous ne pouvons pas positivement affirmer que le texte néo-assyrien évoque expressément l'Hevsel, on en restera – sur ce point, et pour l'heure – à un constat d'incertitude. Constat d'incertitude que les études géologiques menées par nos collègues environnementalistes lèveront peut-être bientôt.
- 12 Comme on sait, après l'époque néo-assyrienne le nom d'*Amedu*/*Amedi* disparaît de la documentation écrite. La dernière attestation de la ville consiste en une lettre envoyée au roi d'Aššur par le gouverneur de la province maintenant assyrienne du Bit Zamani en 705 av. J.-C. (Glassner 2004 : 169). Cette lacune documentaire et historique se prolonge jusqu'au milieu du IV^e siècle de notre ère. C'est seulement en 359 ap. J.-C., sous le règne de l'empereur romain Constance II, soit au terme d'un hiatus de plus de mille ans, qu'*Amedi* réapparaît sous sa forme classique *Amida*, sous la plume de l'historien romain Ammien Marcellin. *Amida* est alors une métropole puissante – bientôt d'ailleurs la métropole unique de la province romano-byzantine de Mésopotamie. Elle déploie la puissance de ses remparts... mais ne dévoile encore rien – ou si peu – de ses jardins.
- 13 Et pourtant, cette fois, on va voir qu'Ammien Marcellin évoque implicitement les jardins de l'Hevsel – non pas le toponyme, mais la réalité que ce toponyme désignera plus tard, à l'endroit qu'il occupe aujourd'hui.
- 14 J'en veux pour preuve ces quelques lignes des *Res Gestae*⁶ dans la version qu'en a donnée récemment A. Wilson (2001 : 231).
- 15 Un mot pour situer le passage. Nous sommes au début du récit de la chute d'*Amida*, au début de l'été 359 ap. J.-C. Les Perses ont envahi la Mésopotamie et ravagent la plaine, à l'ouest d'*Amida*. Ammien, qui est officier supérieur dans l'armée impériale, tente de prendre de vitesse les corps expéditionnaires qui le poursuivent depuis l'Euphrate. Il est harcelé par l'adversaire et fonce vers *Amida* pour se réfugier à l'intérieur des remparts et organiser la défense de la ville, où sont enfermées huit légions qui attendent l'assaut final de Sapor. Arrivé dans les faubourgs de la ville, du côté sud (c'est-à-dire vers la porte de Mardin), il tente d'entrer dans la ville : acculé entre les rives du Tigre et les murailles de la forteresse qui surplombent la vallée à l'est et au sud de la ville, Ammien doit gravir une côte escarpée, accablé tout à la fois par le feu nourri des soldats perses et par l'avalanche de projectiles que les défenseurs de la cité déversent du haut des créneaux. Qui plus est, sur la voie menant à la porte la plus proche, des obstacles rendent la progression difficile...
- 16 Voici le texte :

Mihi dum auius ab itinere comitum quid agerem circumspicio, Verennianus domesticus protector occurrit, femur sagitta confixus; quam dum auellere obtestante collega conarer, cinctus undique antecedentibus Persis, **ciuitatem petebam, anhelo cursu rependo, ex eo latere quo incessebamus in arduo sitam, unoque ascensu perangusto meabilem, quem scissis collibus molinae ad calles artandas aedificatae densius constringebant.**

- 17 Ce passage a posé un problème d'interprétation⁷. Au plan grammatical en effet, la dernière phrase semble impliquer que, entaillant les collines (« *...quem scissis collibus...* »), des moulins (*...molinae...*), dressés en ordre serré, avaient été construits là tout exprès dans le but de réduire la largeur des chemins menant à la ville (« *...ad calles artandas aedificatae densius constringebant* »). Du coup, devant cette bizarrerie, personne n'avait traduit *molinae* par « moulins ». Seul L. Dillemann avait, au début des années soixante, donné une interprétation correcte de l'expression « *molinae ad calles artandas aedificatae* » : « des moulins construits sur des chemins resserrés » (Dillemann 1962 : 132), traduction reprise récemment par A. Wilson (2001 : 231 et suiv.) avec des arguments philologiques désormais indiscutables.
- 18 On traduira de la façon suivante :
- (...) j'essayais alors en courant à perdre haleine de gagner la ville qui, du côté où nous étions assaillis, est située sur un escarpement et n'est accessible que par une seule montée très étroite, fortement resserrée, où (*de surcroît*) les collines étaient entaillées par des moulins construits sur ces chemins étriqués.
- 19 On comprend bien ici que la voie menant à la porte de la ville est étroite, escarpée, et encombrée par des batteries de moulins hydrauliques qui constituent autant d'obstacles à la progression. Pour autant, il est impensable que leur construction n'ait jamais été envisagée dans le but d'entraver le passage à d'éventuels assaillants. Tout simplement, leur présence était indispensable à cet endroit précis, pour plusieurs raisons, et au premier chef parce que la voie a dû constituer le chemin principal de desserte desdits moulins pour leur utilisation, leur entretien et très probablement même, initialement, pour leur construction. On mettra l'accent sur le fait que du coup, se trouve facilitée la localisation précise de ces appareils – et, partant, on va le voir, de nos jardins. Ammien Marcellin est en effet formel : c'est bien sur la voie – ou l'un de ses diverticules – menant à une porte de la ville que se trouvent les constructions gênantes.

Fig. 2 Moulin ruiné près de la tour *Keçi Burcu*



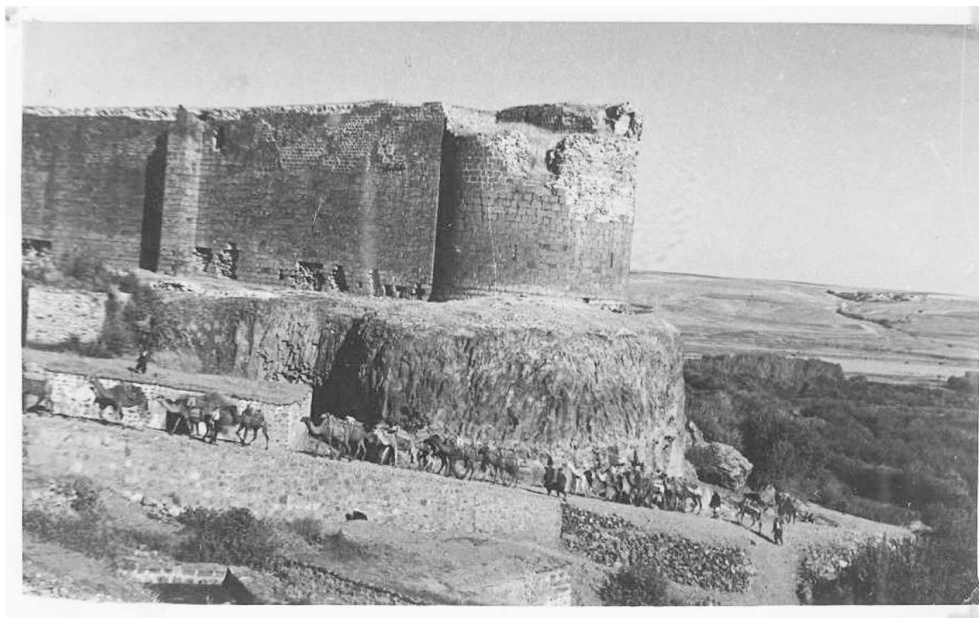
Ville de Diyarbakır

Fig. 3a La tour *Keçi Burcu*



Ville de Diyarbakır

Fig.3b La tour *Keçi Burcu* sur une ancienne carte postale



Ville de Diyarbakır

- 20 Sur les figures (fig. 2 ; fig. 3), les moulins ruinés ne sont évidemment pas les *molinae* d'Ammien Marcellin. Ce sont leur lointains successeurs, pourrait-on dire, en l'occurrence ceux que rencontra le voyageur anglais John Ussher, un été de l'année 1855 lors de son arrivée à Diyarbakır (Ussher 1865 : 362-363) :

Après le passage à gué du Tigre nous avons roulé pendant un certain temps dans une sorte de marécage (l'Hevsel) dans lequel roseaux, aulnes et autres plantes aquatiques et arbres poussent, luxuriants, puis, nous avons frappé sur une chaussée, apparemment très ancienne à certains endroits et composée de gros blocs de pierre, et commencé l'ascension sur le côté raide de la colline de la ville au-dessus. La chaussée était terriblement délabrée, comme si elle n'avait jamais été réparée ou restaurée depuis sa création, dans les siècles passés. À certains endroits, elle était presque impraticable, les chevaux et les mules ne gardant pied qu'avec beaucoup de difficultés.

Après avoir grimpé et « crapahuté » pendant un certain temps, nous avons fini par atteindre la porte sud de la ville (Mardin), en passant à main gauche, lors de notre ascension, d'un certain nombre de moulins à grains, de petite taille, dont la force motrice était constituée de l'excédent d'eau qui restait après que les besoins des habitants avaient été fournis, un flux abondant étant amené dans la ville depuis les collines à une certaine distance.⁸

- 21 On croirait ici que l'aventurier britannique reprend les termes mêmes d'Ammien Marcellin. Ces moulins, abondamment documentés par les voyageurs arabes, turcs ou européens du Moyen Âge⁹, sont alimentés par l'eau provenant d'aménagements hydrauliques, indiscutablement antiques, on va le voir, situés immédiatement à l'ouest de la tour *Keçi Burcu* (fig. 3), le grand ouvrage fortifié qui s'avance à l'aplomb du ravin. On voit ici (fig 4a et b) la sortie d'un grand collecteur, pris au bas de la muraille, auquel les bâtisseurs ont donné la forme d'une grille large de plus de deux mètres, et haute de plus d'un mètre dont on ne distingue pas l'assise. Complètement intégré au monument défensif, ce dispositif en est indiscutablement contemporain – on se doute qu'on n'a pas

percé ces grilles après la construction du rempart. Il permettait l'évacuation des eaux si abondantes d'une grande partie de la ville.

Fig. 4a : le collecteur



Ville de Diyarbakir

Fig. 4b : le collecteur

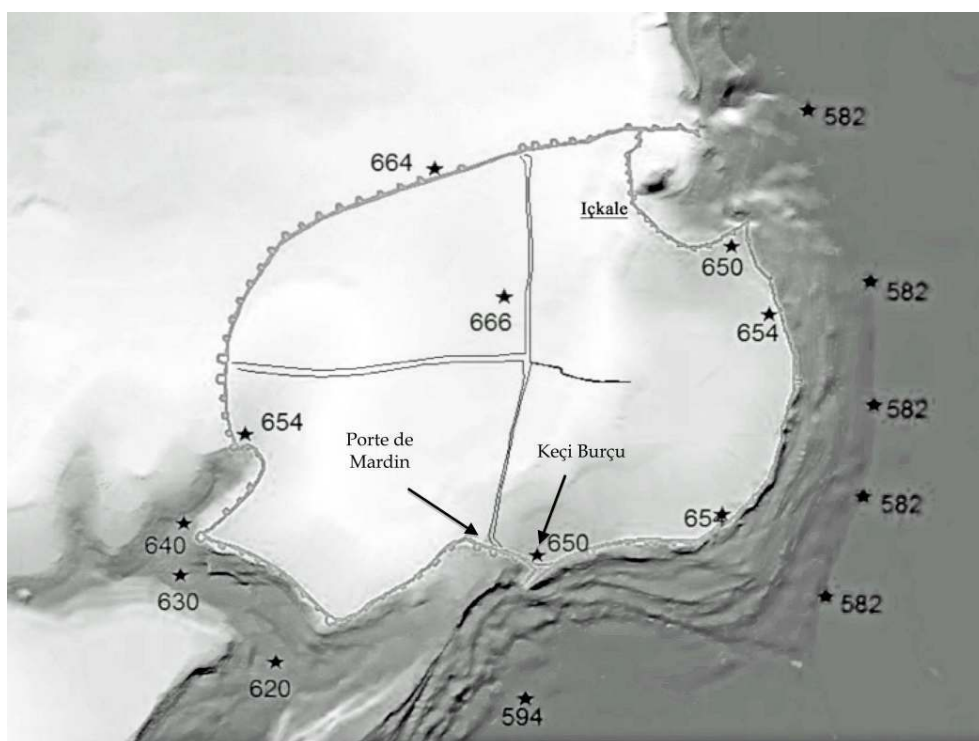


Ville de Diyarbakir

- 22 De manière générale, tous ces éléments constituent un ensemble majeur pour la compréhension du fonctionnement de la ville antique : le collecteur d'eau, la muraille

avec la *Keçi Burcu*, les moulins et évidemment les canaux d'irrigation des jardins situés en contrebas, tout cela participe d'un même système. Le point devait être extrêmement sensible qui concentrait et commandait une partie des ressources vitales de la ville : on ne manquera pas d'observer que la porte de Mardin et la *Keçi Burcu* sont situées sur le lieu le plus bas – topographiquement – de la ville (fig. 5), lieu tout indiqué pour la réception puis l'évacuation par gravité de l'eau provenant des sources de la ville ainsi que des aqueducs aboutissant à la section nord du rempart. Je renvoie sur ce point au travail récent de O. Cezmi Tuncer qui décrit cette circulation hypogée de l'eau dans la vieille ville de Diyarbakır (Cezmi Tuncer 2012 : *passim*).

Fig. 5 Altimétrie du site antique d'Amida



Ville de Diyarbakır

- 23 Les moulins sont donc au cœur d'un dispositif important qui engage à la fois la conception de l'enceinte, le traitement des céréales et l'irrigation de jardins vivriers, en contrebas de la ville jusqu'au fleuve. Ils ont permis en outre aux *pistores* d'Amida de fournir l'approvisionnement régulier des soldats de la V^e Parthique, une *legio ripensis* cantonnée là depuis sa création peut-être, sous le règne de Dioclétien, pour la défense du front nord-oriental en compagnie de divers corps de troupes¹⁰.
- 24 Bien sûr, tout ceci n'implique pas forcément que des moulins furent d'emblée associés à cette évacuation d'eau, qui ne consista peut-être à l'origine qu'en un canal destiné à l'évacuation des eaux et – évidemment – à l'irrigation de jardins suburbains. Cependant, comme on l'a vu, le dispositif de la tour *Keçi Burcu* – notre collecteur-distributeur en « grille » – est clairement lié à la structure du rempart. Il semblerait donc qu'il fut aménagé au moment de l'édification par Constance II de l'enceinte d'Amida, entre 337 et 349 ap. J.-C., du moins pour sa part fondamentale, comme pour son emplacement. Mais on peut aller plus loin. La ville n'a pas été fondée *ex nihilo* par Constance II : la cité du Bas-

Empire est en effet une refondation et nous avons, M. Assénat et moi-même, montré récemment qu'il convenait très certainement de remonter sa chronologie au moins jusqu'au règne des Sévères, dans la première moitié du III^e siècle (Assénat et Pérez 2012 : 25-28). Il est donc envisageable que cette section de l'enceinte, perchée à l'aplomb de la vallée du Tigre, sur le rebord du plateau basaltique de Diyarbakır, puisse trouver son origine dans un rempart antérieur, celui de la première cité d'Amida, l'œuvre de Constance ayant pu être ici de simple fortification sur un ouvrage déjà existant. On se trouve ici aux limites sud-est de la ville du Haut-Empire. L'extension du rempart par Constance se fit de l'autre côté de la cité, à l'Ouest et au Nord, vers la plaine de Mésopotamie : c'est le plan urbain que nous identifions à la ville tardo-antique (fig. 6).

Fig. 6 Les deux villes antiques d'Amida (en vert, la ville du Haut-Empire ; en rouge, la ville du Bas-Empire)



- 25 Or, la base de la muraille actuelle repose très précisément sur la falaise dominant la vallée, quelque soixante mètres en contrebas. Elle en épouse la ligne sur toute sa section orientale et méridionale, sur près de deux kilomètres, comme on peut le voir sur la figure 5 : il y a lieu de supposer que la zone urbaine qu'elle protège devait également l'être par le rempart du Haut-Empire¹¹. Parce que l'emplacement de l'émetteur (notre « grille ») à la base du rempart, se trouve, comme on l'a vu, au point le plus bas de la ville il y a de fortes chances de devoir chercher au même endroit la source des systèmes d'irrigation des jardins.
- 26 L'irrigation par gravité de jardins, depuis la ville, s'imposait d'autant plus que, comme on l'a dit, le site de Diyarbakır est abondamment pourvu en sources. Partant, l'idée vient tout naturellement que le système de canalisations qu'on a décrit plus haut fut aménagé très tôt, probablement dès la construction des grandes infrastructures de la ville romaine. Si les *molinae* n'existaient pas à coup sûr dès cette époque, en tout cas, les canaux par lesquels s'évacuait l'eau des sources d'Amida, à travers la grille de pierre située sous le rempart, existaient déjà très probablement, et avec eux la mise en irrigation des terrasses et de la plaine alluviale de l'Hevsel. La mise en culture de cette vaste zone horticole serait en outre à mettre en rapport avec l'importance de la ville qui, si elle n'avait pas atteint,

sous le Haut-Empire, le pic démographique qu'elle connut aux V^e-VI^e siècles, lorsqu'elle était l'une des cités majeures de l'orient byzantin¹², devait s'inscrire dans un ordre de grandeur déjà sans aucune mesure avec celui de la petite agglomération de l'âge du Fer.

- 27 C'est donc selon nous le texte d'Ammien Marcellin qui constituerait la première attestation littéraire formelle des jardins de l'Hevsel, du moins de leur existence, sinon de leur dénomination, au plus tôt à l'époque de Constance II, et probablement dans la première moitié du III^e siècle de notre ère, sous le Haut-Empire.
- 28 Reste évidemment la question du toponyme lui-même. L'onomastique « Hevsel » n'est pas attestée dans les textes gréco-romains et byzantins. Ce nom – ou une dénomination s'en approchant – n'est pas plus attesté dans l'épigraphie byzantine (grecque) de la ville. Il n'est d'ailleurs pas explicable par le latin ou par le grec. Mais le terme n'est pas plus utilisé, à notre connaissance, dans la littérature syriaque dont Amida fut un des grands centres de diffusion, et notamment les nombreuses chroniques universelles rédigées dans cette langue, entre les VI^e et XIII^e siècles, sur le modèle canonique de la Chronique Universelle d'Eusèbe de Césarée (Debié 2003 : 601 sq.)¹³.
- 29 En l'état actuel de nos connaissances, c'est donc à l'époque musulmane que ce nom apparaîtrait pour la première fois, sous le vocable arabe d'*Awsall* (turc *Hevsel*), comme le montre notre collègue J.-C. Ducène.¹⁴

BIBLIOGRAPHIE

Sources

Ammien Marcellin, *Histoires*, livres XVIII-XIX éd. trad., G. Sabbah et J. Fontaine, Paris, CUF, 1970.

Glassner, J. J., (2004). [éd. et trad.]. *Chroniques mésopotamiennes*, Paris, Les Belles Lettres.

Grayson, A., (1991). *Royal Inscriptions of Mesopotamia. Assyrian periods* (= RIMA) II, Toronto, University of Toronto Press.

Ritterling, E., (1925). « Legio », in A. F. Pauly, G. Wissowa, W. Kroll, *Real-Encyclopädie der classischen Altertumswissenschaft* XII.

Travaux modernes

Assénat, M., et Pérez A., (2012). « Amida Restituta » in Gasse, A., Servajean, Fr. et Thiers, Chr. (éds.), *Et in Aegypto et ad Aegyptum : recueil d'études dédiées à Jean-Claude Grenier*, Montpellier, Cahiers de l'ENIM 5, p. 7- 52.

Assénat, M., et Pérez, A., (2015). « Localisation et chronologie des moulins hydrauliques d'Amida. À propos d'Ammien Marcellin, XVIII, 8, 11 », *Anatolia Antiqua* XXIII, p. 199-212. URL : <http://anatoliaantiqua.revues.org/157>.

Besnier, M.-F., (1999). « La conception du jardin en Syro-Mésopotamie à partir des textes », *Ktèma* 24, p. 195-212.

Besnier, M.-F., (2000). « Les jardins urbains du Proche-Orient antique », *Histoire Urbaine* 1(1), p. 25-45. DOI : 10.3917/rhu.001.0025.

Castex, A.-R., et Gombert, B., (2012). Les sièges au Proche-Orient. L'époque néo-assyrienne. Sources textuelles et iconographiques, *Cahiers des Thèmes Transversaux, ArScAn : Archéologie et Sciences de l'Antiquité*, p. 263-272.

Cezmi Tuncer, O. C., (2012). *Diyarbakır sur içi anıtları ile köşkler ve bağ evleri*, Diyarbakır, Diyarbakır Büyükşehir Belediyesi Yayınları.

De Backer, F., (2013). *L'Art du Siège Néo-Assyrien*, Leiden, Brill.

Debié, M., (2003). « Du Grec en Syrie : la transmission du récit de la prise d'Amid (502) dans l'historiographie byzantine », *Byzantinische Zeitschrift* 96(2) p. 601-622. DOI : 10.1515/BYZS.2003.601.

Dillemann, L., (1962). *Haute Mésopotamie orientale et pays adjacents. Contribution à la géographie historique de la région, du V^e s. avant l'ère chrétienne au VI^e s. de cette ère*, [Bibliothèque archéologique et historique de l'Institut français d'archéologie de Beyrouth LXXII], Paris, Geuthner.

Kettenhofen, E., (1982). *Die römisch-persischen Kriege des 3. Jahrhunderts n. Chr. nach des Inschrift Šāhpūhrs I. an der Ka'be-ye Zartošt (ŠKZ)*, [Beihefte zum Tübinger Atlas des Vorderen Orients B 55], Wiesbaden, Reichert.

Kuzucuoğlu, C., et Karadoğan, S., (2015). « The Hevsel Gardens: archives of human activities and of the past and present evolution of the River Tigris at Diyarbakır », in M. Assénat, (éd.) 2015. *L'Hevsel à Amida-Diyarbakır. Études et réhabilitation de jardins mésopotamiens*, Dossiers de l'IFEA [Patrimoines au Présent 6], Istanbul, IFEA. DOI : 10.4000/books.ifeagd.1230.

Luckenbill, D., (1927). *Ancient Records of Assyria and Babylonia Volume 2: Historical Records of Assyria From Sargon to the End*, Chicago, The University of Chicago Press. URL : https://oi.uchicago.edu/sites/oi.uchicago.edu/files/uploads/shared/docs/ancient_records_assyria2.pdf.

Ökse, A. T., (2015). « Ancient Diyarbakır According to the Findings of Amida Höyük and Historical Documents », in N. Soyukaya (éd.), *Diyarbakır fortress and Hevsel gardens cultural landscape*, Istanbul, Ege, p. 17-28.

Pérez, A., (2015). « Aššurnāširpal II, l'Éden et les Jardins de l'Hevsel », in Assénat, M., (dir) 2015. *L'Hevsel à Amida-Diyarbakır. Études et réhabilitation de jardins mésopotamiens*. Dossiers de l'IFEA [Patrimoines au Présent 6], Istanbul, IFEA. DOI : 10.4000/books.ifeagd.1242.

Ussher, J., (1865). *A Journey From London to Persepolis, Including Wandering in Dagestan, Georgia, Armenia, Kurdistan, Mesopotamia, and Persia*, (Vol. I), Londres, Hurst and Blackett. URL : http://rbedrosian.com/Downloads/Travel_1860s_Ussher1.pdf.

Wagner, J., (1992). *Die Ostgrenze des Römischen Reiches (1.-5. Jh. N. Chr.)*, [TAVO-Tübinger Atlas des Vorderen Orients B, V, 13], Wiesbaden, Reichert.

Wazana, N., (2008). « Are Trees of the Field Human? A Biblical War Law (Deuteronomy 20:19-20) and Neo-Assyrian Propaganda », in Cogan, M. et Kahn, D., (eds.), *Treasures on Camels' Humps: Historical and Literary Studies from the Ancient Near East presented to Israël Eph'al*, Jerusalem, The Hebrew University Magnes press, p. 275-295.

Wilson, A. I., (2001). « Water-mills at Amida. Ammianus Marcellinus. 18.8.11. », *Classical Quarterly* 51(1), p. 231-236. URL : <http://www.jstor.org/stable/3556345>.

NOTES

1. Bible, *Deutéronome* XX, 19.
 2. Grayson (1991 : 220). Le mont Kasiiari (actuel *Tur Abdin*) est le massif calcaire qui, s'étendant au sud de la vallée du Tigre, après que le fleuve eût bifurqué vers l'Est, sépare l'actuelle Turquie de la Syrie et de l'Irak, entre Mardin et Nisibe. Il constituait, au sud-est d'Amida, la frontière naturelle séparant le monde assyrien des régions septentrionales de *Naïri*.
 3. Cf. *infra*.
 4. Cf. *infra*.
 5. La rupture de l'approvisionnement en eau est souvent évoquée dans l'annalistique assyrienne comme l'un des grands moyens de briser la résistance des assiégés. Notons que l'existence de ces sources a également permis, mille ans plus tard, aux assiégés d'Amida de tenir plus de deux mois, lors de l'attaque de Sapor II relatée par Ammien Marcellin (*Histoires*, XIX, 1-9).
 6. XVIII, 8, 11.
 7. Sur ce texte, dans une perspective un peu différente, cf. Assénat et Pérez (2015 : 199-212), dont je reprends ici une partie de l'argumentation.
 8. Traduction Assénat et Pérez.
 9. Textes cités dans, Assénat et Pérez (*Ibid.*) ; De même, Ducène dans la présente livraison.
 10. Ammien Marcellin, (*Histoires*, XVIII, 9, 3). Sur l'histoire de la *Quinta Parthica*, cf. E. Ritterling, (XII, col. 1586).
 11. Rappelons en effet que sous les Sévères, la frontière séparant les Perses de l'empire romain se trouvait précisément sur le Tigre, à Amida (cf. la carte de Wagner, *TAVO*, B, V, 13 et Kettenhofen 1982). Le rempart oriental, qui nous préoccupe ici, constituait donc aussi le dernier rempart de Rome face au territoire des Shahs.
 12. Sur l'importance de la ville à l'époque du siège de Kawad, sous Anastase, au début du VI^e siècle, cf. Debié 2003.
 13. Précisons que nous sommes très loin, pour l'instant, d'avoir examiné tous les textes syriaques, et notamment les nombreux écrits hagiographiques produits dans les monastères voisins du Tur Abdin (des vies de Saints, donc) qui, souvent, nous parlent d'Amida, de son église, de son évêque et de ses monastères.
 14. Cf. la communication de J.-Ch. Ducène dans la présente livraison, « Diyār Bakr chez les géographes musulmans ».
-

RÉSUMÉS

La première mention écrite de jardins à Amida remonte à l'année 866 avant J.-C., sous le règne du roi néo-assyrien Aššurnāṣirpal II : lors d'une expédition à la frontière nord de son empire, le roi détruit les jardins de ce qui était alors la capitale d'un royaume araméen. On n'a aucun moyen de savoir s'il s'agissait déjà des jardins de l'Hevsel, dans la boucle du Tigre, ou plutôt de zones maraîchères suburbaines, au contact immédiat des murailles. Après un hiatus de plus de mille ans, les *Res Gestae* d'Ammien Marcellin attestent avec certitude des jardins à l'Hevsel, irrigués par un dispositif de moulins hydrauliques, au milieu du IV^e siècle après J.-C. Mais le toponyme lui-

même n'apparaît qu'au Moyen Âge, à l'époque de la domination musulmane de la ville, sous le vocable arabe d'*Awsall*, qui deviendra le turc *Hevsel* comme l'explique J.-C. Ducène.

The first written mention of gardens in the vicinity of Amida dates back to the year 866 BC, during the Neo-Assyrian king Aššurnasirpal II's reign: in the course of an expedition to the northern border of his empire, the king destroyed the gardens of the city which was, then, the capital of an Aramaic kingdom. There is no way of knowing whether the Hevsel gardens were already in the Tiger River loop, or rather suburban market gardens, in direct contact with the fortification walls. After a *hiatus* of more than a thousand years, the *Res Gestae* of Ammianus Marcellinus bears witness of the Hevsel gardens in the middle of the IVth century AD, described as being irrigated by hydraulic mills devices. However, the toponym itself did not appear until the Middle Ages, at the time of the Muslim domination of the city, under the Arabic name of *Awsall*, which would become Turkish *Hevsel* as explained by J.-C. Ducène.

AUTEUR

ANTOINE PÉREZ

MCF Département d'Histoire, d'Archéologie et d'Histoire de l'Art, Montpellier 3 CRISES